



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de JANTON (Pierre), « Avant-propos », *Premier coup de trompette contre le gouvernement monstrueux des femmes 1558*, KNOX (John), p. 15-20

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5587-2.p.0010](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5587-2.p.0010)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2006. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Depuis le quatrième centenaire de sa mort (1572), John Knox connaît une vitalité remarquable. Sa bibliographie a triplé durant les quatre dernières décennies et on en trouvera un large éventail à travers les études rassemblées par Roger A. Mason dans *John Knox and the British Reformations* (Ashgate, 1998). Les nombreux articles mettent en relief les facettes de l'œuvre et de la personnalité du réformateur mais il reste difficile de définir les contours de cette nébuleuse dans une présentation synthétique. Les études générales s'écartent peu des biographies fondatrices, celles de Th. McCrie (1812, 1839) et de P. Hume Brown (1895), puis celles groupées entre 1895 et 1905 autour du quatrième centenaire supposé de sa naissance, et enfin échelonnées entre 1906 et 1960 : E. Muir (1929), E. Percy (1937), M. Bowen (1949), G. McGregor (1957), E. Whitley (1960). En 1968 paraît en Angleterre Jasper Ridley, *John Knox* (Oxford University Press), en France, P. Janton, *John Knox (ca 1513-1572), L'homme et l'œuvre* (Didier, Paris) ; aux Etats-Unis, William S. Reid, *Trumpeter of God* paraît à New York en 1974 ; en Grande Bretagne, le journaliste Stewart Lamont publie une étude provocante *The Swordbearer, John Knox and the European Reformation* chez Hodder and Stoughton en 1991. A part les études anciennes en néerlandais (Kromsig, 1895) et en allemand (Brandes, 1905) les chercheurs étrangers ne sont pas représentés dans les études knoxiennes. En France, après le mémoire de théologie d'A.D. Dubois (Strasbourg, 1860) il faut attendre un siècle la parution d'une thèse sur Knox et encore trois décennies une étude sur *The First Blast*.

Le pamphlet au titre apocalyptique (dont nous conserverons le nom anglais par souci de concision) signale le tournant sinon la fin d'une époque sur le plan politique et religieux. Pour de nombreux commentateurs *Le premier Coup de Trompette contre le gouvernement monstrueux des Femmes*, destiné à « réveiller les femmes dégénérées » (mais non les autres, celles qui n'étaient ni reine ni régente), a valu à

son auteur la réputation de révolutionnaire et de misogyne. Ce cliché appelle une relecture du texte.

Sur le plan politique d'abord. Knox cherche à obtenir des souverains qu'ils autorisent l'exercice de la religion selon son cœur, permettent la confrontation des idées et s'abstiennent de verser le sang des contestataires. En cas de refus, il appartient aux seigneurs et aux magistrats inférieurs de déposer le souverain (ici, la souveraine), et d'écarter les conseillers « impies ». Ce langage choquait naturellement les gens de pouvoir à une époque où catholiques et protestants avaient besoin d'eux pour se maintenir ou s'établir. En décembre 1559, Calvin conseillait aux persécutés de souffrir en silence :

« ... d'autant que nous ne doutons point que vous soyez journellement assaillis et molestés par les ennemis de la foi, nous vous prions de batailler vertueusement et ne point défaillir jusqu'à ce que vous ayez surmonté tous les efforts de Satan et que vous ayez accompli votre course. Mais qu'il vous souvienne quelles armes nous sont données d'en-haut, c'est d'avoir tout notre refuge à celui qui nous fait ce bien et honneur de nous tenir en sa garde, et ainsi posséder nos âmes en patience. Car de le gagner par force il ne nous est pas licite. Vous savez que tout ce que nous attendons témérairement et sans le congé du maître ne peut avoir bonne issue ni heureuse. Nous savons combien cette tentation est dure et difficile à surmonter, de permettre aux ennemis d'exercer ainsi leur rage sur nous et sur les innocents. Mais s'il faut-il regarder à quoi nous sommes appelés, et puisque la volonté de Dieu est que nous souffrions, ne le trouvons point étrange...d'apprendre à préférer l'honneur de son nom...à cette vie caduque. En cet endroit donc, et en général, pratiquez ce que l'Écriture enseigne, de renoncer à vous-mêmes pour être sacrifice de bonne odeur à Dieu. »¹

Admirateur de Calvin, Knox échappait pourtant au moule de la pensée unique que le réformateur français reconstituait après l'avoir brisé. Cette non-violence n'allait pas résister à l'épreuve de la violence et Knox fut, avec Goodman, le premier à enseigner le devoir d'une résistance de moins en moins passive aux tyrans, non pas toutefois une résistance anarchique, mais organisée hiérarchiquement par les

¹ Calvin, *Ioannis Calvini Opera quae supersunt omnia*, vol. XVII, *Thesaurus Epistolicus*, Brunsvigae, 1877, vol. VIII, lettre 3150, col. 715-716.

responsables politiques (appelés magistrats), depuis les lords jusqu'aux officiers subalternes. C'est parmi eux seuls qu'il espérait voir se lever un Jéhu à l'appel de Dieu. Il devance ainsi d'une quinzaine d'années des politologues comme François Hotman et Théodore de Bèze sur le terrain de la résistance active aux tyrans mais il ne développe pas sa théorie plus qu'il est nécessaire pour détrôner Marie Tudor et influencer Marie de Lorraine².

Son audace envers les souveraines contraste avec son attitude envers les femmes. Il a pour elles la qualité d'écoute, le dévouement et l'affection d'un pasteur, d'un ami, d'un fils. Sa correspondance privée ne laisse aucun doute là-dessus. A la jeune et riche Anne Locke qui a dû lui reprocher de l'avoir oubliée, il répond le 6 avril 1559 sur le chemin du retour en Ecosse :

« Par nature je manque de délicatesse et par tempérament je diffère de beaucoup. Cependant je n'ai pas honte d'affirmer une chose : c'est qu'une amitié intime, une fois contractée pour de bon, n'a jamais été rompue par ma faute. La cause en est que j'ai plus besoin de tous qu'aucun n'a besoin de moi. Quoi qu'il en soit, en ce qui touche au souvenir de vous, ce ne peut être, dis-je, l'absence physique d'un an ou deux qui peut étouffer dans mon cœur cette connaissance familière en Jésus-Christ que six mois ont engendrée et que presque deux ans ont entretenue et renforcée. Et donc, que j'écrive ou non, soyez assurément persuadée que je vous ai en mémoire comme il convient à un fidèle d'avoir une fidèle. » (VI, 11)

The First Blast va donner l'occasion de revenir sur ce point comme sur le précédent.

*
* *
* *

² Bèze (Théodore de), *Du Droit des Magistrats sur leurs sujets*, 1574, introduit et annoté par M. Marabuto, Saint-Julien-l'Ars, 1968. Armelle Nayt-Dubois, *Antignécocratie et tyrannie dans l'œuvre de John Knox* (Thèse, Université de Versailles, 2002), appelle l'antignécocratie « une théorie opportuniste » située dans le contexte de « marketing politique » et l'environnement juridique.

En réponse à ce pamphlet, nul défenseur ne se leva pour prendre le parti des femmes mais on tenta de défendre la légitimité des reines. John Aylmer rédigea une réponse fleurie (Strasbourg, 1559) qui lui valut une mitre en Angleterre : *Port de refuge pour abriter les bons et loyaux sujets contre une tempête récemment levée concernant le gouvernement des femmes, où sont réfutés tous les arguments avancés dernièrement par un étranger à ce propos*. En 1569 John Leslie justifiait la gynécocratie dans sa *Défense... de Marie, reine d'Ecosse* et en 1579 David Chambers publiait à Paris une *Histoire abrégée de tous les roys de France, Angleterre et Escosse...* dont la dernière partie fut republiée séparément en 1725 sous le titre *Discours de la légitime succession des femmes et du gouvernement des princesses aux empires et royaumes...*

Ces questions d'un autre âge concernent-elles le nôtre ? Au plan politique, le droit des sujets à disposer de leurs gouvernants s'appelle droit des citoyens. A Marie Stuart qui demande : « Pensez-vous que les sujets, s'ils le peuvent, ont le droit de résister à leurs princes ? » Knox répond : « Si leurs princes outrepassent leurs limites et agissent à l'encontre de ce pour quoi ils devraient être obéis, il n'y a aucun doute qu'on a le droit de leur résister, même par la force » (HR, II, 17). Le devoir de résistance reste d'actualité contre les partis uniques et les religions totalitaires. La trompette de Knox peut encore sonner. Mais elle avertit aussi que le droit de résistance s'accompagne d'un devoir d'obéissance parce que tous deux ont pour finalité de concourir inséparablement à l'harmonie sociale. Marie entrevoyait la montée d'un absolutisme nouveau après la chute du sien. Knox proteste : « A Dieu ne plaise que je prenne jamais sur moi de commander à quiconque de m'obéir ou encore de donner aux sujets la liberté de faire ce qui leur plaît. Mais mon effort tend à ce que princes et sujets tous ensemble obéissent à Dieu » (HR, II, 17). Langage incongru en régime de laïcité bien qu'on ait évoqué une éventuelle référence à Dieu dans la constitution européenne. Quel Dieu ? Le « Dieu des armées » aux prises médiatisées avec « l'axe du mal » ? Ou au contraire, la théologie postulant une Révélation évolutive, celui qui se laisse immoler sans se défendre ? Ce dieu qui se venge de tout manquement à sa loi au nom d'une révélation immuable et sacralisée ressemble à celui des fondamentalismes et intégrismes actuels. Il resurgit en périodes de mutations et sert aux uns pour freiner le changement et aux autres pour l'accélérer. Il entretient un climat de fin des temps qui

n'est que celle d'une époque. Mais les grandes peurs subsistent, mondialisées : pollution, épidémies, migrations, désastres écologiques, fléaux alimentaires pour rétribuer des transgressions contre-nature (Knox aurait dit monstrueuses). Satan prend leurs dimensions et leurs visages. Il ne s'appelle plus antichrist mais on « diabolise » toujours autant.

Quand il embouche la trompette patriotique, Knox anticipe encore un thème contemporain. Pour lui, la patrie écossaise qu'il défend contre les Français, et la patrie anglaise qu'il défend contre les Espagnols, sont contenues dans des frontières tracées par Dieu à l'instar de celles d'Israël et des peuples alentour. Ce principe longuement expliqué dans les dernières pages du pamphlet condamne toutes les formes d'ingérence et d'invasion. Cela ne l'empêche pas d'anticiper l'union des deux pays dans « une sainte concorde », ce qui prouve qu'il voulait unir les peuples comme les princes dans la même obéissance à Dieu. Au moins proposait-il un idéal unificateur. Quatre siècles et demi plus tard, « royaumes et nations » d'Europe cherchent leur « union » dans la confusion, sans autre mythe que l'économie pour unifier leurs tâtonnements.

Il faut disposer enfin de l'accusation de misogynie qui s'attache à *The First Blast* en un siècle où les femmes parlent beaucoup d'elles-mêmes. Les clichés antiques transparaissent tous les jours sous les images publicitaires, palimpsestes flamboyants de la domination du masculin sur le féminin. La « parité », concession au féminisme plus qu'à la féminité, veut partager les pouvoirs entre les genres au nom d'un dogme niveleur : fils de Mars et filles de Vénus (John Gray) seraient socialement interchangeables et dépouillés d'office distinct. Or sous la plume de Knox, « inférieur » et « supérieur » n'ont pas de connotation qualitative mais désignent simplement deux places dans un rapport naturel dont dépend l'harmonie du corps social. L'égalité dont parle saint Paul (« Il n'y a plus ni homme ni femme ») n'est pas un égalitarisme, symptôme d'une société « inhumaine » et qui ne s'humanise que par la différence. Knox se résigna aussi facilement à vivre sous l'autorité d'une reine que saint Paul sous celle de Néron, mais non sans avoir annoncé un problème actuel : quand le féminin se masculinise, le masculin se féminise et le déclin des hommes aboutit à leur déchéance et à la « subversion du bon ordre. » Cela se constate dans les classes et les cours de récréation.

*
* *
*

Les pages suivantes tentent de situer *The First Blast* dans son contexte et pour cela nécessitent quelques retours et quelques anticipations. En 1558, les principes de l'action et de la pensée de Knox s'expriment clairement mais, à l'épreuve de la réalité écossaise, ils pourront s'assouplir ou se durcir parfois. A l'époque de son pamphlet, il n'est qu'un exilé tour à tour inquiet, encouragé, déçu par des informations hasardeuses et lentes, condamné à regarder et à attendre, sans autre pouvoir que celui d'écrire et « d'avertir » (*admonish*) en comptant les bûchers qui s'allument en Angleterre et en France. Ses écrits de 1557-58 reflètent cette impuissance exaspérée et *The First Blast* trahit ce bouillonnement sous une forme disciplinée mais tiraillée entre plusieurs genres. Nous l'appelons pamphlet suivant l'usage anglais et celui qu'il avait au XVIIIe siècle. Partagé entre épître, sermon, débat, traité, commentaire, ce genre n'a rien d'une pasquinade. Parmi les ouvrages de Knox, *The First Blast* est le seul spécimen du genre, ce qui le singularise autant que son contenu. De retour en Ecosse, confronté à l'urgence et à la décision, Knox ne concédera à l'écrit littéraire (par opposition à la correspondance politique et aux textes ecclésiastiques) que ses périodes d'inactivité forcée, qui nous ont valu l'*Histoire de la Réformation*, et certaines pages de controverse publique. Ces textes-là accompagnent la phase d'établissement de la Réforme, souvent troublée par les calculs politiques qui échappent à l'influence du réformateur. Mais textes d'attaque comme avant 1558 ou de défense comme après, tous sont de crise. La passion brûle entre les lignes. C'est peut-être à cause de cela qu'il forçait le respect des puissants et gagnait l'affection des humbles. Répondant à un provocateur anonyme, un an avant sa mort, il porte sur son œuvre un jugement qui le contient tout entier

« Ce que j'ai été pour mon pays, bien que cette génération ingrate ne veuille le reconnaître, les âges à venir seront pourtant forcés de rendre témoignage à la vérité. Et ainsi je m'arrête, demandant à tous ceux qui ont quelque chose à m'objecter, de le faire aussi ouvertement que je me présente, moi et mon œuvre, à la face du monde ; et il me semble infiniment déraisonnable, à mon âge décrépi, d'être forcé de combattre des ombres et des chats-huants qui n'osent pas affronter la lumière ! » (VI, 596).